Zeitschrift: Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

Herausgeber: Société suisse des traditions populaires

Band: 46 (1956)

Artikel: Crapauds et grenouilles

Autor: Surdez, Jules

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1005602

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

des articles était toujours que chacune des amazones qui formaient la garnison prisonnière choisissait un des vainqueurs et payait sa rançon en lui donnant «un baiser et une rose», ensuite les trompettes sonnaient des fanfares. Les assiégeants montaient à cheval et se promenaient dans les rues; les dames, dans leur plus belle parure, du haut des fenêtres, les couvraient de feuilles de roses et les inondaient d'eaux parfumées; la nuit amenait des illuminations, des festins et des bals. C'était vraiment une scène de l'ancienne chevalerie ... La fête était d'autant plus agréable que l'ordre le plus sévère y était scrupuleusement observé et qu'elle se passait sous les yeux des pères et mères, attentifs à maintenir la décence au milieu du bruit et «la courtoisie à côté de la joie».

Sous cet aspect, ce jeu gracieux aurait pu trouver place parmi les amusements de la cour de France et même au beau milieu de l'époque romantique de n'importe quel pays.

Disons, en passant, que dans le pays de Neuchâtel le jeu du «château d'amour» se pratiquait également. A Cortaillod, notamment, en 1618, on trouve mention d'une promenade de mai, avec le traditionnel «château d'amour». Evidemment que dans ce pays du vignoble, il fallait arroser la festivité comme il convenait. Autres lieux, autres mœurs!

Nous pouvons constater, pour conclure, que cet amusement guerrier du château d'amour était partout associé aux fêtes joyeuses annonçant le renouveau de la belle saison. Dans les autres pays d'Europe il se pratiquait sous une forme un peu différente. On ne peut que regretter qu'il ait totalement disparu chez nous.

Crapauds et grenouilles

par *Jules Surdez*, Berne

Mon enfance s'est écoulée à Ocourt, sur les rives du Doubs, et hors un séjour d'une année au Mexique, j'ai enseigné des enfants, durant quarante années, à Epauvillers, à Saignelégier, aux Bois et à Epiquerez, soit dans quatre communes francs-montagnardes relativement peu éloignées du fleuve jurassien.

Un de mes plus agréables souvenirs est celui de la pêche ou plutôt de la chasse aux grenouilles, sport passionnant auquel je me livrais au printemps comme la plupart des habitants de la vallée. La main gauche armée d'une lanterne *(lantị̣ᵊn)* et l'autre d'une épuisette *(rtyǽyọu)*, je côtoyais les lieux où l'eau était dormante. L'époque la plus propice était la fin du mois de février ou le début de celui de mars. Le temps devait être doux et l'obscurité profonde. Aucun vent sinon une tiède brise ne devait souffler. Si par surcroît une chaude et harmonieuse petite pluie se mettait à tomber, on était assuré

de ne point rentrer bredouille. La lueur de la lanterne, d'une torche ou d'un feu attirait les grenouilles, les éblouissait et elles se laissaient capturer aisément. On les fourrait dans un sac porté par un aide qui suivait pas à pas le chasseur. Les batraciens fascinés tendaient la tête hors de l'eau. L'épuisette les y cueillait ou une main preste les saisissait. Le temps des amours est naturellement plus fructueux que celui de la fraie *(d lè grəv)*. On peut alors s'emparer des grenouilles non seulement dans la rivière mais encore sur les rives. On y trouve souvent deux à quatre de ces amphibies étroitement enlacés qu'on nomme «cavaliers» dans les Clos-du-Doubs. Il arrive vers la fin de la saison *(horresco referens)* que le mâle accouplé soit un crapaud *(ba, krèpạ̄)*.

On pouvait voir certains soirs, près d'Ocourt, sur une longueur de 2 à 3 km, rayonner la lumière de dizaines de falots échelonnés sur la berge.

Les grenouilles grouillaient à un tel point, il y a quelque cinquante ans, au lieu-dit Sous les Roches, dans la commune d'Epauvillers, que ma femme, sa sœur et moi en remplîmes une fois trois sacs en peu de temps. Quelques années plus tôt, une seule famille de Bellefontaine, près de Saint-Ursanne, recueillit, de huit heures à minuit, près de dix milliers de ces bestioles. Il est heureux qu'une loi bernoise salutaire soit venue empêcher la disparition complète de ces batraciens si appréciés des gourmets.

On tranchait les cuisses des grenouilles imparfaitement assommées. Avant la fraie, les paquets d'œufs s'échappaient du tronc sanguinolent des femelles ainsi amputées. On sait qu'on «déculotte» les cuisses de ces amphibies avant de les faire frire, de les cuire en sauce blanche ou d'en faire des beignets *(bənyạ)*. Le prix d'une douzaine de paires de cuisses était, dans mon enfance, de trente centimes. Il est actuellement de deux francs à deux francs cinquante. Le pêcheur de grenouilles consomme lui-même le produit de sa pêche, lorsque ce dernier est modeste; s'il est quelque peu abondant, il l'écoule chez les gens aisés du village ou dans les restaurants de la ville voisine.

*

Le printemps dernier, j'ai eu l'occasion, dans le Jura, d'«aller un soir aux grenouilles» avec un ami porteur d'un permis de pêche coûtant vingt francs. (On n'en exigeait point autrefois). Quoique les circonstances météorologiques et autres, eussent été des plus favorables, nous ne réussîmes à prendre de neuf heures à minuit que trois douzaine de batraciens. «On en pêche rarement davantage de nous jours», affirma mon compagnon.

Tout se passa comme dans ma jeunesse. De temps à autre, le hululement lugubre de la chouette des bois nous faisait soudain frémir. Une loutre piquait parfois un plongeon dans le Doubs. Il nous arrivait même, à l'un ou à l'autre, de saisir un crapaud rêche, ou une anguille gluante qui nous glissait de la main. Cà et là, une eau croupissante exhalait une odeur fétide. Nous

enfoncions dans la vase visqueuse jusqu'au-dessus de la cheville. Nous fîmes meilleure chasse, le lendemain, en retournant les amas de joncs, de fétus et de débris divers laissés par la rivière ...

La petite grenouille des étangs *(grijẹ̀r* s.f.) se prend en toute saison, de nuit ou de jour, à la main nue ou armée d'une épuisette. Au cours de la belle saison, on peut la pêcher avec une ligne plombée dont l'hameçon *(intchạ* s.m.) est appâté avec un peu de drap rouge *(an.nintchụr* s.f.). Les teintes et dessins extrêmement variés des grenouilles *(rīn.n* s.f.) sont dûs au mimétisme et rappellent le milieu dans lequel elles vivent. (Celles des tourbières des Franches-Montagnes ont la peau noirâtre). La «reine de rosée» *(rīnn də ròzệᵊ)* est la grenouille ordinaire des prés. La *krālạt* est la grenouille mise dans un bocal empli d'eau. Elle indique le beau ou le mauvais temps en montant ou descendant une petite échelette.

Alẹ̀ ẹ́ rīn.n, aller aux raines, c'est aller à la pêche aux grenouilles. Les *rnouéy* s.f.pl. sont les paquets d'œufs de grenouilles. En certains lieux, la *rnouéy* est la grenouille elle-même. La *rnouéyịᵊr*, la grenouillère, est une mare, un marécage à grenouilles. *Rnouéyịᵊ*, *grəvẹ̀*, c'est frayer. La *grəvịᵊr*, la *rnouéyịᵊr*, *l'òvịᵊr*, c'est la frayère. La grenouille verte est la grenouille commune, la grenouille rousse est la plus grande. La petite grenouille verte d'étang ou *grijẹ̀r* se nomme aussi *rẹ̀lat* parce qu'elle crie sans cesse (de *rẹ̀lẹ̀*, râler, crier).

Les têtards sont appelés *tyiyrạl*, petites cuillers, ou *pátchạt*, *poutrạt*, petites poches ou louches.

Les habitants de la commune de Grandfontaine sont surnommés les *Rịn.n* (les grenouilles ne manquont pas dans les lieux marécageux environnants).

On nomme *tyulat* culottes, la peau des cuisses de grenouilles. *Détyulatẹ̀*, déculotter, c'est enlever cette peau.

Quand, en été, le soleil brille à travers la pluie (en formant un ou plusieurs arcs-en-ciel) les enfants crient:

Tyin k'è pyá, è mouéy,
S'à lè fét ẹ́ rənouéy.

(Quand il pleut, «il» mouille. C'est la fête aux grenouilles.)

«*Èl pá rpétr chẹ́ l'an.n d'èvò in.nə rnouéy è pá èl an dmouér ankouẹ́.* Elle peut rassasier six hommes avec une grenouille et il en reste encore», dit-on d'une femme vantarde.

On guérit une bête à cornes météorisée *(gonsye)* en lui faisant avaler une grenouille vivante.

Les jeunes vauriens gonflent une grenouille avec un chalumeau *(tchalmé)* jusqu'à ce qu'elle crève *(krev, tap, ẹ́syạf)*.

Les grenouilles qui coassent au bord d'une grenouillère, d'un étang, annoncent le beau temps. Si au contraire elles s'enfoncent dans la vase, elles présagent un mauvais temps.

È y é rīn.n è rīn.n, il y a raine et reine, dit un proverbe, ce qui signifie: «Distinguons».

De celui qu'un rien effarouche l'on dit: *S'à lè rīn.n k'é pavọu d lè liᵊvr*, c'est la raine qui a peur d'un(e) lièvre.

*

Le *ba* est le crapaud, appelé moins communément *krèpạ̄*. Ce dernier mot désigne plutôt un «crapaud», c'est-à-dire un enfant turbulent. *Démorẹ̀t pyin, krèpạ̄*, restez tranquilles, «crapauds», dit-on à la marmaille trop bruyante. Lorsqu'il pleuvine et qu'il fait chaud, les enfants s'écrient, sitôt qu'un arc-en-ciel (*èrbouẽ, kouin.nạt* etc.,) se forme:

Youᵊ ! youᵊ ! pyœ́, è fẽ tchā,
S'à lè fẽt ẽ krèpạ̄ !

(You! you! il pleut, il fait chaud – C'est la fête aux «crapauds»)!

Les habitants des communes de Bonfol et de Fahy sont surnommés les *Ba*, les «Bots» ou Crapauds. Quand les enfants de Bonfol crient à ceux de Vendlincourt: «*Èn, ẽn*», *hihạ̄n, hihạn ! londj arạy ! mindjọu d tchèdjọn !*» (Anes, ânes! hihan, hihan! longues oreilles! mangeurs de chardons!) ceux-ci ripostent: «*Bạoubạ, bạoubạ ! tchẹ̀trə-ba ! Sn'ā ni touè ni mouè qu'é fẽ mè roudj tiulạt !*» (Baouba!, châtre-«bots»! Ce n'est ni toi ni moi qui a fait ma culotte rouge!) Ils ajoutent parfois cette suprême injure: «*Ba tchẽtrẹ̀ à bakyạ*». («Bots» castrés au bâtonnet!) Disons en passant que les gens de Vendlincourt sont surnommés les Petits ânes *(lé pté l'ẽn)* et ceux de St-Ursanne les Gros ânes *(lẽ grò l'ẽn)*. Les voisins des gens de Fahy qualifient ces derniers de *ba* («bots»), onomatopée signifiant aussi personne enflée, difforme de *grò ba*, personne obèse, de *bous-bạ*, nabot, avorton.

On croit encore en maints lieux que le crapaud est venimeux *(vouélmou)*, qu'il peut projeter son venin *(vrïn)*, voire hypnotiser des oiseaux, les attirer à lui et s'en repaître. (Il faut croire que Jupiter aveugle parfois les campagnards, qui sont pourtant de si perspicaces observateurs.)

Les veaux périssent fatalement quand un crapaud se trouve sous les madriers *(pyètọn)* de leur étable, croient les éleveurs des Clos-du-Doubs. Pour conjurer le mauvais sort, il suspendent un «bot» par une patte à une poutre.

Dans un de leurs jeux brutaux, les enfants acculent un patient contre un mur et le pressent en criant: «*An lè tchātch ! an lè tchatch ẽ ba !*» (A la presse! à la presse aux «bots»!)

Il leur arrive même (cet âge est sans pitié) de *tchẽlẹ̀ ïn ba*, c'est-à-dire de le catapulter, parfois après l'avoir gonflé comme une grenouille. Le crapaud est posé à l'extrémité d'une planchette placée en équilibre sur un caillou et l'on assène un coup de gourdin sur l'autre bout.

Le mot *ba* se trouve dans nombre d'expressions: *èl é in.n gœ́l də ba* (c'est un bavard); *èl à lèst* ou *vi kman ïn ba din l mouᵊs*, ou *cman ïn ba d pyon; é nadj* (nage)

kman ïn ba d pyon; èl à pyin cman ïn ba (il est en état d'ivresse manifeste). Qualifier quelqu'un de *tchę́treị-frœ́m*, *de châtre-fourmi*, *de tchę́tre-ba*, de *tchę́tre-rnouéy* (châtre-grenouille) ou de *tchę́trə-rīn.n*, est une grosse injure. Les gens de Châtelat sont surnommés les *tchę́tre-pa* (les châtres-pets). (Ne disait-on pas plutôt autrefois les *tchę́trə-ba?*)

«*Pu de ba*, *pu de vrin*» (plus de «bots», plus de venin), dit-on d'un *kòtę̀r* ou *kòtę̄*, c'est-à-dire d'un groupe de personnes assemblées pour causer *(kòtlę̀)*.

Et maintenant, n'est-ce pas, assez parlé de ces frères et sœurs inférieurs, les crapauds et les grenouilles.

A propos de la chasse au *daru* dans la campagne genevoise

Sur la base des informations alors en ma possession, j'ai indiqué, dans mon article sur la chasse au *daru* dans quelques villages genevois, que l'animal imaginaire n'était pas attesté dans le Mandement (p. 9*). Depuis lors, j'ai appris que tel n'était pas le cas cependant. Ainsi, à Dardagny, ce n'est qu'au cours des années 1914–1918 que la farce est tombée peu à peu en désuétude, pour disparaître bientôt totalement. Avant cette époque, il était d'usage courant de conduire à la chasse au *daru* un jeune domestique savoyard ou gessien, dans les bois de la vallée du Roulavay, en face du hameau d'Essertines, en lui faisant miroiter la haute valeur de la peau de la bête, ainsi que la succulence de sa chair.

D'autre part, selon des indications que m'a obligeamment communiquées M. R.Y. Creston, en Bretagne, dans la région de Janzé, Retiers, Bain-de-Bretagne (Ille-et-Vilaine), située au sud de Rennes, l'animal fantastique est dénommé *tarin* ou *tarun*. Il convient donc de compléter dans ce sens le tableau qui figure à la page 12*. J.T.

«Aller aux filles»

par *D. Pittet*, Magnedens

Dans les villages des campagnes fribourgeoises, *aller aux filles* n'avait certes pas la mauvaise signification qu'on aurait pu donner à cette expression. C'était un délassement pour les jeunes gens d'aller passer, en groupe, la première moitié de la nuit d'un dimanche, dans la famille d'un gros paysan, où l'on trouvait quelques filles à courtiser. La bonne surveillance des parents manquait bien rarement. Il faut faire un bond de près d'un demi-siècle en arrière pour retrouver ces forts groupes de jeunes gens qui *allaient aux filles*. Petit à petit les groupes sont devenus plus petits et, aujourd'hui, tout se passe bien autrement dans les fréquentations. Ces soirées étaient de vrai